

—Vous entendez, capitaine, répéta Ford machinalement; qu'on mette la chaloupe à la mer!

Depuis quelques moments, le premier lieutenant observait Georges avec une insistance méfiante: il se pencha à l'oreille du capitaine au moment où celui-ci se préparait, bien malgré lui, à transmettre l'ordre du commodore. Aux premiers mots que lui dit son lieutenant, il se retourna vers Campfort comme si un serpent l'eût piqué, et, faisant deux pas vers lui:

—Vous êtes un imposteur et un espion, monsieur de Campfort, s'écria-t-il en tirant son épée.

Georges s'attendait à ce dénouement depuis une minute. D'un bond de jaguar, il se rejeta en arrière, tenant toujours le commodore:

—Parisien! cria-t-il d'une voix tonnante, attention aux poudres! prépare-toi à sauter!

—J'y suis! hurla le Parisien du fond de la cale.

Les officiers connaissaient trop bien le danger imprévu qui les menaçait... ils pâlirent et demeurèrent immobiles.

Georges, se faisant un rempart du commodore, tenait levé sur lui le poignard mortel:

—Allons, messieurs, dit-il d'une voix vibrante, l'espace vous attend!... faites un signe, la poudre résonnera!...

Au même instant apparut sur le pont Mme de Reillière pâle et échevelée; elle avait reconnu le cri de guerre de Campfort, ce cri terrible, précurseur de la mort ou de la liberté.

Elle courut avec Blanche se jeter à genoux auprès de Georges et lui dit:

—Nous prions, Georges, pendant que vous combattez, nous prions Dieu qu'il nous fasse vaincre ou mourir ensemble; courage, ami!!

Campfort lui adressa un sourire paternel:

—Vaincre... oui! répondit-il; mourir... peut-être!

—M'avez-vous parlé? commandant, cria la voix souterraine du Parisien.

—Oui! reprit Campfort; compte tout haut jusqu'à cent, et mets le feu!

—Un... deux... trois... quatre... répéta lentement le Parisien...

Les officiers restèrent impassibles; mais l'équipage s'émut, quelques groupes de matelots se consultèrent, en regardant les écoutilles; elles étaient fermées, à l'exception d'une seule ouverture que gardaient Probado et Joeko armés jusqu'aux dents.

—...Trente-cinq... trente-six... trente-sept... trente-huit... trente-neuf... continuait le Parisien avec une régularité implacable.

Quand il fut arrivé à compter cinquante, la voix de Campfort s'éleva comme un glas funèbre:

—Officiers et soldats anglais, vous allez mourir. Recommandez votre âme à Dieu!...

Le Parisien comptait toujours:

—Quatre-vingt-trois... quatre-vingt-quatre... quatre-vingt-cinq...

Pas un officier ne bougea: quelques jeunes matelots irlandais ou écossais firent un signe de croix: Mme de Reillière, tenant Blanche embrassée, répétait cette prière des agonisants qu'elle avait commencée au désert.

—Quatre-vingt-quinze... quatre-vingt-seize... dit le Parisien.

—A revoir! là-haut! dit Campfort à Mme de Reillière.

—Halte! on vous rend la chaloupe! vociféra le maître timonier en se suspendant aux cordages.

—Faut-il m'arrêter? demanda le Parisien... j'avais cent dans le gosier!

—Attends! répondit Campfort.

—Oui! (cui! attends! "french dog"! répétait le timonier en activant les matelots qui le secondaient; attends! ce ne sera pas long! la voilà, ta chaloupe! Puisse la foudre t'y écraser, et cent mille requins te couper en morceaux! ajouta-t-il par forme de péroraison.

La chaloupe fut à l'eau en un clin-d'oeil; les officiers, mornes et désespérés, s'étaient assis sur le banc de quart: Campfort tenant toujours le commodore en otage, pressa Mme de Reillière de faire ses préparatifs, en même temps que d'une voix ferme, il commandait diverses manoeuvres aux matelots.

Bientôt la petite troupe française fut réunie sur l'embarcation; le Parisien seul était resté dans la soute aux poudres, et Campfort sur le pont.

Tout à coup la vigie signala un navire que la préoccupation des scènes précédentes avait empêché de remarquer. C'était un noble vaisseau portant le pavillon anglais: il avançait rapidement, sous toutes voiles, poussé par une fraîche brise du matin.

Lorsqu'il fut à une centaine de brasses, il mit en panne, fit une embardée qui le plaça de flanc vis-à-vis du vaisseau anglais, et arbora le drapeau blanc de la France.

C'était un grand navire, armé en corsaire, revenant de quelque expédition si lointaine que le bruit

de la Révolution ne lui était point encore parvenu.

Campfort poussa un cri de joie:

—Le "Faucon"! Versac!... à moi! Versac!! à moi! les Faucons!!! fit-il d'une voix de stentor... Parisien! attention aux poudres...

A son appel, un grand mouvement se fit sur le vaisseau français: trois embarcations furent aussitôt mises à l'eau et accoururent à force de rames.

Un officier, debout sur l'une d'elles, agitait son mouchoir, c'était M. de Versac dont nous avons vu précédemment usurper le nom. A peine son canot eut-il accosté le navire anglais, que, dédaignant l'échelle, il saisit une "tireveille", grimpa avec l'agilité d'un écureuil et se précipita vers Campfort pour l'embrasser.

Puis, remarquant la singulière attitude de l'équipage et des officiers:

—Où suis-je? où sommes-nous? cher Georges, demanda-t-il; es-tu captif... ou fais-tu des prisonniers?...

—Ni l'un ni l'autre, ami, répliqua Campfort; j'ouvre les portes d'une prison, rien de plus. Mais je te raconterai cela plus tard: en ce moment, tu vas m'aider à prendre congé de ces messieurs... Tes hommes sont-ils armés?

—Oui! dit Versac; faut-il?...

—Rien! interrompit Campfort... Parisien! arrive, mon brave! Commodore, je vous rends la liberté: je regretterais de vous en avoir aussi brusquement privé, si vous n'étiez le seul coupable en tout ceci... Messieurs les officiers! le comte de Versac et Georges de Campfort sont prêts à vous donner une revanche quand vous voudrez... Matelots! les "Faucons" vous attendent, si le coeur vous en dit! Vive la France!

Ce dernier cri de Campfort fut répété par cent voix de bronze et alla réveiller de furieux échos sur le vieux navire voyageur.

Versac ahuri allait de Georges à Mme de Reillière, se demandant s'il faisait un rêve.

—Un mauvais rêve! oui, commandant, repartit le Parisien, le nôtre est fini; mais pour les "goddam", c'est le cauchemar qui commence.

## CHAPITRE XII

### ADIEUX

Quelques jours après les événements qui viennent d'être retracés, le "Faucon" se balançait gracieusement dans la petite baie de la Crète, attendant quelques passagers, et, gonflant à demi ses voiles, comme un oiseau prêt à prendre son essor entr'ouvre ses grandes ailes.

Sur la plage unie que venaient baigner les petites vagues clapotantes, stationnait un groupe d'environ dix personnes, autour desquelles reposaient des bagages annonçant un départ pour de lointains pays. Une chaloupe à dix rameurs attendait près du rivage. C'étaient tous nos amis, acteurs des drames déroulés sous nos yeux: Mme de Reillière, Blanche, Naïa, le Père Ambroise, Campfort, Probado, le Parisien, Mac'Héron, Bono-Jocko, Taralcaral, enfin le capitaine du "Faucon", M. de Versac.

Mme de Reillière partait pour la France; quelques-uns l'accompagnaient, d'autres restaient sur l'île inhospitalière, tous avaient voulu se réunir pour se dire adieu...

Campfort était très pâle, et, autour de ses grands yeux bleus, une teinte bistrée annonçant de vives angoisses morales, révélait une longue insomnie.

Pendant que chacun devisait à son gré, Georges s'éloigna de quelques pas avec Mme de Reillière et Blanche. Après être resté silencieux, il serra les mains des deux femmes dans ses fortes mains, tremblantes et moites d'une froide sueur.

—...Et vous partez... mes enfants! leur dit-il d'une voix pleine de larmes... Anne! que ferez-vous sans moi? Que deviendrai-je sans vous? Qui vous aidera dans vos peines?... Qui vous secourra dans le danger?... Quel ami aurez-vous!...

Mme de Reillière ne répondit que par un profond soupir... Campfort passa sa main dans ses cheveux, et l'étendant sur la mer:

—Pourtant! j'avais rêvé derrière ce rideau blanc de l'Océan... j'avais rêvé des jours tranquilles, dans une retraite heureuse, libre, sauvage, aérée par la douce et puissante haleine du désert... Moi! pauvre orphelin qui n'ai de famille qu'en souvenir, de patrie qu'en rêve!... moi!... pauvre et dénué de tout ce qui rafraîchit le coeur!... j'avais cru qu'un temps viendrait où j'entendrais ce mot, ce doux mot que je n'ai jamais dit à personne, — le nom de Père — prononcé par d'innocentes et chères voix!... mais non... j'ai vécu, je vivrai, je mourrai seul, inutile à ceux que j'aime... oublié!...

—Georges! vous êtes cruel, interrompit Mme de Reillière.

Campfort la regarda, et voyant ses yeux ruisselants de grosses larmes:

—Vous pleurez, Anne! vous pleurez sur moi, à cause de moi! Amitié! voilà tes bienfaits!... angoisses du présent, regrets du passé, terreurs de l'avenir!... voilà ce que généreusement tu nous donnes!

Ici Campfort fit une pause; les sanglots l'étouffaient. Tout à coup il prit Blanche à deux mains, et l'élevant jusqu'à lui, l'embrassa avec une tristesse exaltée:

—Je t'aurais appelée ma fille... mon enfant chérie... pauvre fleur recueillie au milieu des tempêtes. Oh! je t'aime de toute l'affection que j'avais pour mon Charles... de toute la tendresse que j'ai pour ta mère... de toutes les entrailles d'un père... Aime-moi un peu, enfant, souviens-toi de l'ami exilé de Georges qui t'a bercée sur ses genoux, qui t'a fait de beaux bouquets sauvages, qui t'a tirée du feu et des boues de Riquille... parle de moi à ta mère... et toutes deux priez pour moi!

Georges se détourna, gonflé de pleurs; il déposa doucement la jeune fille sur le sol, et voulut s'éloigner.

Mais Blanche, retenant une de ses mains, la plaça dans celle de sa mère:

—Georges! dit celle-ci; voilà tout ce que vous avez à nous dire?

Campfort tressaillit, mais garda le silence.

—Eh bien! écoutez-moi, notre ami, notre ami bien cher et bien aimé... j'ai entendu vos tristes paroles... elles m'ont navré, Georges; aujourd'hui vous m'avez fait verser des larmes aussi amères que celles qui coulaient sur une pauvre tombe, il y a huit jours.

—Anne! murmura Campfort.

—Entendez-moi, Georges, poursuivit Mme de Reillière d'une voix entrecoupée... s'il le faut encore, je vous redirai ce que vous savez mieux que moi... Croyez-vous que sous mes habits de deuil, je puisse accueillir des pensées d'oubli? Croyez-vous que le coeur d'une épouse puisse se donner deux fois?... Croyez-vous que moi Anne de Reillière, je remettrai à un autre cette foi jurée, dont rien ne m'a déliée, pas même la mort?... ou bien, que j'abandonnerai au linceul jusqu'au nom que m'avait donné mon Charles, mon noble et fidèle, et toujours cher époux?

La voix de Mme de Reillière s'éteignit dans un sanglot; bientôt elle reprit:

—Non! Georges; ne le croyez pas! vous ne le voudriez pas!! vous seriez le premier à m'en dissuader, si vous ne vous laissiez pas égarer par votre coeur. Hélas! moi aussi je souffre en me séparant de vous, excellent ami; moi aussi je passerai de tristes jours, seule, isolée, sans appui... avec les regrets du passé, avec les terreurs de l'avenir... Vous vivez seul, dites-vous, vous mourez seul... je mourrai, moi, laissant une orpheline... de nos deux destinées quelle est la meilleure?...

Campfort resta muet; Mme de Reillière poursuivait en s'animant:

—Oh! mais! je crois, j'espère en la douce Providence qui ménage pour chacun de nous heur et malheur... qui écoute chaque âme priant ou pleurant, et qui, pour chaque bon serviteur, réserve une récompense. Georges, notre ami, notre bon frère! retenez donc ces paroles que je vous dis du fond de mon âme, qui resteront toujours dans mon coeur: Je vous aime... non de ce vain et futile amour qui a usurpé un si beau nom... je vous aime de cette sainte affection d'une soeur pour son frère, d'une veuve pour l'ami de son époux, d'une mère pour son enfant, d'une exilée pour son pays... Je vous dois la vie de ma fille... je vous dois ma propre existence... que voulez-vous en échange? Mon coeur, Georges, il est à vous... ne me demandez rien de plus; laissez aux morts ce qui est aux morts!

A ces mots, inondée de larmes, rougissante d'une pudique mais vive émotion, Mme de Reillière se jeta à genoux, et, collant sur les mains de Georges ses lèvres brûlantes:

—Voici mon baiser d'adieu! murmura-t-elle, rendez-le-moi sur le front.

Campfort brisé, confondu par mille angoisses, demeurait immobile:

—Obéissez, mon fils! dit derrière lui la voix émue du père Ambroise... ainsi s'embrassaient jadis les saints martyrs, sous l'oeil de Dieu, et Dieu les bénissait.

Une flamme sembla passer devant les yeux désolés de Campfort.

—Le sacrifice est consommé! dit-il d'une voix éteinte, en effleurant de ses lèvres le front pâle de Mme de Reillière; adieu! Anne, adieu!...

Quelques instants plus tard, les voiles du "Faucon" s'amointrissaient dans l'espace... Un voile blanc s'agitait sur l'arrière du navire... c'était le voile de fiancée recueilli sur le champ de bataille, qui envoyait à Georges ce dernier salut...

Jusqu'au moment où vint la nuit, trois hommes restèrent immobiles sur la plage, plongeant leurs